

mots au détriment de la description sensible. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer cette œuvre à celle du naturaliste véritable, d'ailleurs écrivain à bien des égards estimable, qu'est Jacques Brosse, dans des volumes tels que *L'ordre des choses* (1958) ou *L'éphémère* (1960). Reste que cette œuvre, pleinement significative des enjeux littéraires les plus modernes, justifiait pleinement le travail de synthèse impeccable qui vient de lui être consacré à travers cette édition, qui apporte le complément indispensable à la littérature critique antérieure, et lui permettra certainement des développements féconds.

JEAN PIERROT.

CHRISTOPHE LAMIOT, **Eau sur eau. Les dictionnaires de Mallarmé, Flaubert, Bataille, Michaux, Leiris et Ponge.** Amsterdam-Atlanta, Rodopi, « Chiasmia », 4, 1997. Un vol. 22 × 15 de 172 p. ISBN 90-5183-829-8.

Cet essai s'intéresse aux pratiques croisées de la lexicographie et de la littérature chez six grands auteurs du XIX^e et du XX^e siècle. Y sont regroupés des textes très divers : *Les mots anglais* de Mallarmé, le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, les articles de Bataille rédigés pour la rubrique « dictionnaire critique » de sa revue *Documents*, le *Voyage en Grande Garabagne* de Michaux, *Glossaire, j'y serre mes gloses* de Leiris et *Le parti pris des choses* de Ponge. Par-delà la subversion de la forme lexicographique, C. Lamiot dégage les enjeux de ce qui s'avère être une exploration où, à travers un imaginaire lexical, se définit un écrivain dans son rapport au langage et à la création. Une question toutefois : ces textes relèvent-ils tous du dictionnaire, même compris au sens large ?

PASCALE ALEXANDRE-BERGUES.

L'Ordinaire de la poésie. *Études françaises*, n° 33-2, Presses de l'Université de Montréal, 33-2, 1997. Un vol. 14 × 22 de 130 p.

Numéro peu ordinaire que cette nouvelle livraison d'*Études françaises*, qui cherche à défricher un champ conceptuel qui n'en est peut-être pas un : celui de l'ordinaire dans la poésie contemporaine.

Certes, ainsi que le constate François Paré dans sa présentation, la tentation, voire le choix du *simple*, représente une tendance indéniable de la poésie (mais aussi de la prose — la récente vogue des *moins-que-rien* l'atteste suffisamment) contemporaine. Mais comment définir, comment penser ce simple dont la plus simple réflexion révèle bien vite la diversité : simplicité prétendue de la langue ou des choses, choix d'une langue mineure (minoritaire et/ou non littéraire), nostalgie de la transparence, etc. ?

On ne trouvera donc dans ce numéro, et à fort juste titre, ni une théorie de l'ordinaire, sans doute impossible, parce que trop contraire à son objet, ni une tentative de délimitation d'un corpus littéraire qu'une telle étiquette pourrait recouvrir. Tout simplement, après une interview du poète américain Charles Bernstein (Barbara Abad, Marie-Thérèse Tseng et François Paré), quelques belles études sur Jean Follain (Jean-Pierre Bertrand), Jules Supervielle (Margaret Michèle Cook), Philippe Jaccottet (F. Paré), Patrice Desbiens (Elizabeth Lasserre) et Jacques Réda (Robert Melançon).

Hors thème, deux lectures de textes : le poème « Le temps et moi » de Pierre Reverdy (Jacques Audet), et un extrait des *Filles du feu* à partir duquel Suzanne Martin explore la prégnance latente du mythe du dieu qui meurt dans l'œuvre nervalienne.

MARC-ANGE GRAFF.

JEAN-POL MADOU, **Édouard Glissant. De mémoire d'arbres**. Amsterdam-Atlanta, Rodopi, « Monographique », 1996. Un vol. 15 × 22 de 114 p.

Dans cette belle étude consacrée à l'écrivain martiniquais, Jean-Pol Madou semble avoir fait, tout comme l'auteur dont il s'occupe, le choix du *tout-monde*. La poétique et la pensée glissantienne y sont en effet saisies dans un contexte curieusement précis et insituable, et pris tout à la fois dans un mouvement d'errance et de tourbillon.

Si la question de la littérature antillaise y est bien posée dès l'origine, si elle ne cesse même de hanter tout l'ouvrage, elle est aussi l'objet de la perpétuelle dérive qui est le propre de l'écriture glissantienne. Ainsi, à partir du manque fondateur qu'est l'absence de mémoire collective antillaise, soit donc de la dimension épique en tant que vision prophétique du passé, l'auteur montre comment ce manque s'inverse et s'étoile positivement dans la poétique glissantienne, par une subversion romanesque de la dialectique du maître et de l'esclave, la négation conjointe d'une pensée de l'Un et du tout-autre, et l'instauration d'une poétique de la relation explicitement inspirée de la pensée de Deleuze et Guattari, mais que Jean-Pol Madou rapproche aussi, très richement, bien que très prudemment, de la phénoménologie matérielle de Michel Henry.

Cependant, on ne peut s'empêcher de sentir une certaine frustration (européenne ? — continentale ?) à ce déport constant d'un texte qui ne déploie l'historicité glissantienne qu'en récusant le discours historien, qu'en ne laissant pressentir qu'en creux ce qui lie et sépare l'écrivain de ses prédécesseurs antillais (Césaire et Fanon notamment), et ce qu'en font et pensent, comment le reçoivent ses lecteurs plus jeunes (Confiant, Chamoiseau et autres). L'antillanité de Glissant *déborde* ici de toutes parts, et l'interrogation finale sur le risque que court la « pensée archipélique » de ne déboucher que sur un nouvel avatar de « l'Universel généralisant » occidental méritait mieux qu'une trop brève dénégation.

MARC-ANGE GRAFF.

MICHEL LIOURE, **Lire le théâtre moderne. De Claudel à Ionesco**. Paris, Dunod, 1998. Un vol. 13 × 22 de 190 p.

Même si l'on déplore toujours le relatif manque d'ambition de la collection, qui ne laisse pas souvent aux auteurs la place ni la liberté de développer une pensée originale, on ne peut que se réjouir de la parution de ce volume. L'ampleur de la période abordée, la richesse évidente du corpus, font de ce panorama un outil non négligeable. Le livre servira en particulier à remettre en place quelques notions d'histoire du théâtre de l'entre-deux guerres, souvent mal aimé parce que mal connu de bon nombre d'étudiants. Si l'ouvrage s'arrête essentiellement sur les œuvres retenues par la seule tradition scolaire (l'importance accordée à Giraudoux voire à Sartre laisse certains lecteurs un peu rêveurs), on sait gré à Michel Lioure d'avoir su évoquer des auteurs qui mériteraient qu'on les relise et qu'on les étu-